

CONCLUSION

NOMMER L'ÉPOQUE: MODERNITÉ? CIVILISATION? LUMIÈRES? ET LES CADRES CONCEPTUALS – CONTINUITÉS PROFONDES, TENDANCES, ET POINTS TOURNANTS

initialement publié dans
P.J. Corfield and L. Hannan (eds),
Hats Off, Gentlemen!
Changing Arts of Communication in the Eighteenth Century/
Arts de communiquer au dix-huitième siècle
(Honoré Champion: Paris, 2017), pp. 309-26

Face à l'abondance des études de cas composant cet ouvrage, ce dernier chapitre ne cherche pas seulement à savoir *si des changements se sont dessinés aux côtés des continuités* mais, parallèlement, *quelle est la meilleure manière pour les historiens de définir et de nommer les tendances identifiées*.

De ces études, aucune ne plaide pour une fixité des usages à travers le temps. Néanmoins, aucune ne constate une tendance simple et indéniable qui caractériserait l'évolution historique. Les historiens doivent plutôt en appeler à la complexité des enjeux en cause, sans perdre de vue les panoramas se qui se dégagent à long terme. En effet, il est toujours possible que des tendances multiples et opposées se développent simultanément. Et ces remarques gagnent en pertinences lorsque vient le temps d'examiner les modes de communication. Le besoin de communiquer est une constante. Or, les manières de le faire varient dans l'histoire, en réaction à des normes enracinées dans la culture, à l'évolution des mœurs, à la variabilité des attitudes à l'égard des classes sociales, de l'ethnicité et du genre, aux innovations médiatiques, à l'accomplissement de choix en matière de technologie, et ainsi de suite.

On fait actuellement face à un grand nombre d'avenues analytiques, mais aucune ne fait consensus. Cette diversité conceptuelle est d'ailleurs susceptible de se perpétuer. D'ordinaire, discussions et débats donnent toujours naissance à de nouvelles discussions et à de nouveaux débats. Rarement observe-t-on une période de l'histoire durant laquelle ne se manifesterait aucun changement; de la même façon, aucune ne bouleverse tout de fond en comble. Comment nommera-t-on le mélange de continuité et de changement se manifestant tout au long des dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles? À la lumière de l'actuel « tournant temporel » en faveur de la diachronie, il convient aujourd'hui d'envisager à la fois le passé et le présent dans le cadre du temps long¹.

DE L'EARLY MODERN À LA MODERNITÉ?

Dans le monde anglophone, la convention veut que l'on distingue la période dite *Early Modern* des temps modernes à proprement parler. Toutefois, la datation de ces périodes peut varier d'un chercheur à l'autre, comme c'est le cas de plusieurs autres périodes « vagues », telles le Moyen Âge (parfois désigné par la locution latine *Medieval era*) ou la Renaissance. Par exemple, plusieurs études situent la période *Early Modern* entre 1400 et 1700². D'autres, avec tout autant d'assurance, la situent entre 1500 et 1800³ et d'autres encore, quelque-part dans les environs.

¹ Voir P.J. Corfield, « Historians and the Return to the Diachronic », dans G. Harlaftis *et al.* (dir.), *New Ways of History. Developments in Historiography* (London, 2010), p. 1-32, 187-192 et 227-229; également disponible à www.penelopejcorfield.co.uk/PDF's/CorfieldPdf27_Return-to-Diachronic-2010.pdf; et P.J. Corfield, « History and the Temporal Turn: Returning to Causes, Effects and Diachronic Trends », dans J.-F. Dunyach (dir.), *Les âges de Britannia. Repenser l'histoire des mondes Britanniques (Moyen Âge-XXI^e siècle)* (Paris, 2015), p. 259-273.

² A. Hiscock (dir.), *Mighty Europe. Writing an Early Modern Continent* (Oxford, 2007); J.P. Davidson, *Early Modern Supernatural. The Dark Side of European Culture, 1400-1700* (Santa Barbara CA, 2012); E.J. Campbell *et al.* (dir.), *The Early Modern Italian Domestic Interior, 1400-1700* (Farnham, Surrey, 2013).

³ K. von Greyerz (dir.), *Religion and Society in Early Modern Europe, 1500-1800* (London, 1984); B. Kümin (dir.), *The European World, 1500-1800. An Introduction to*

En historiographie, les traditions nationales jouent un rôle important: en France, on ignore généralement l'appellation *Early Modern* et on s'entend pour clore la période moderne avec la Révolution; commence alors la période contemporaine.

En général, l'idée voulant qu'une période « moderne précoce » s'étende jusqu'au dix-huitième siècle est partagée par les chercheurs étudiant les époques antérieures. Au contraire, elle n'est pas très populaire auprès des spécialistes s'intéressant à ce siècle et aux périodes ultérieures. En effet, quand il font allusion à la modernité, ils ont tendance à en situer la naissance autour de 1700⁴. Et, bien entendu, ils n'évoquent en aucun cas un « crépuscule de la modernité précoce »⁵. Mais, en général, les historiens d'aujourd'hui s'en tiennent à une formulation moins descriptive que strictement temporelle. Commune chez les spécialistes (mais étrangère au grand public), l'appellation « long dix-huitième siècle » a l'avantage d'offrir suffisamment de latitude quant à la délimitation temporelle de la période visée. Somme toute, ces variations signifient à tout le moins que l'action de dater ne va pas de soi.

Si l'idée même de modernité en tant que phase historique distincte est suggestive, elle demeure néanmoins problématique. En pratique, on en situe plus ou moins précisément le commencement; ceux qui adhèrent au concept de postmodernité proposent en outre plusieurs dates de fin à la modernité. Les ouvrages s'intéressant à « la naissance de la modernité » abondent, et la datation

Early Modern History (Abingdon, 2012); S. Pollock (dir.), *Forms of Knowledge in Early Modern Asia. Explorations in the Intellectual History of India and Tibet, 1500-1800* (Durham NC, 2011).

⁴ I. Ferris et P. Keen (dir.), *Bookish Histories. Books, Literature and Commercial Modernity, 1700-1900* (Basingstoke, 2009); D. Deacon et al. (dir.), *Transnational Lives. Biographies of Global Modernity, 1700-Present* (Basingstoke, 2010).

⁵ Voir par exemple S. Jettot, « De l'utilité du siècle en Angleterre : les incertitudes du découpage chronologique des années 1600-1700 », dans J.-F. Dunyach (dir.), *Les âges de Britannia*, p. 85-97.

qu'ils mettent varie entre les douzième et vingtième siècles⁶. Cette disparité incite à penser que tous ne peuvent avoir raison; par exemple, à parts égales, on situe de prétendus événements tels « la mort de la modernité »⁷ ou l'avènement de la postmodernité⁸ entre la fin du dix-neuvième et la fin du vingtième siècle.

Les modes influençant la périodisation sont foncièrement dynamiques, tout comme celles qui conditionnent l'appellation des différents styles architecturaux (toutes partageant une certaine terminologie). L'architecture « postmoderne », qui accentuait les décorations fantaisistes, les revêtements vernaculaires et les couleurs primaires, était très populaire dans les années 1970 et 1980; elle s'efface désormais derrière l'acier, le béton et le verre. En outre, les références à la « postmodernité » disparaissent rapidement des livres. Comme un expert l'a bien remarqué, la soi-disant « époque postmoderne [...] rejoint peu à peu l'étrange histoire de ces futurs qui n'ont jamais pris forme »⁹.

L'un des premiers architectes américains à embrasser la postmodernité admet qu'il est impossible d'associer toute nouvelle mode à l'évolution du *Zeitgeist* : « [Le vingtième siècle] fut un siècle exaspérant », confie Charles Jencks sur un ton quelque peu affligé. En lieu et place de la « postmodernité » triomphante, qu'il avait lui-même autrefois proclamée, se profileraient aujourd'hui des « modernismes chicaniers »¹⁰ et rivaux. Que le lecteur se souvienne de la position sceptique exprimée par Jürgen Habermas à ce sujet, qui

⁶ See A. Compagnon, *Five Paradoxes of Modernity*, transl. F. Philip (New York, 1994); P.J. Corfield, *Time and the Shape of History* (London, 2007), p. 134-139; et « POST-Medievalism/Modernity/Postmodernity? », *Rethinking History* 14 (2010), p. 379-404 (également disponible à www.penelopejcorfield.co.uk/PDF's/CorfieldPdf20_PostMedievalism-Modernity-Postmodernity.pdf).

⁷ T.C. Oden, *Two Worlds. Notes on the Death of the Modernity in America and Russia* (Downers Grove, Ill, 1992).

⁸ P.J. Corfield, « POST-Medievalism/Modernity/Postmodernity? », p. 383-388.

⁹ G. Myerson, *Ecology and the End of Postmodernity* (Cambridge, 2001), p. 74.

¹⁰ C. Jencks, *Critical Modernism. Where is Postmodernism Going?* (Chichester, 2007), p. 214-215.

affirmait que la modernité, peu importe la manière dont on la définit, loin d'être morte, demeure un « projet inachevé »¹¹.

Ces diverses appellations ont graduellement perdu leur sens exact. Mondialement, les temps modernes sont définis de manière variable. Les références à la modernité en tant que période historique délimitée ajoutent à la confusion au lieu de contribuer à l'analyse. La terminologie elle-même s'est vidée de son sens. D'où le fait que, si « modernité » doit être employé, le mot devrait désigner non pas un « phase » historique précise, mais bien un processus.

Avec cette perte du sens de ce qu'est la modernité, la « modernité précoce » ou l'*Early Modern* perd également de sa pertinence d'un point de vue analytique. L'appellation est devenue (et d'ailleurs de manière assez relâchée) essentiellement descriptive. En effet, parler de transition entre ces phases historiques contribue tout au plus à différencier temps « passés » et temps « plus récents ».

Pour ma part, je ne crois pas perdre beaucoup sur le plan du sens en ignorant ce chapelet de dénominations. Ainsi m'apparaît-il naturel de considérer « moderne » la période englobant le présent, soit ce qui a lieu maintenant. Cette manière de voir autorise tout un chacun à vivre ses propres « temps modernes ». La modernité se déplace ainsi selon le lieu et le moment où l'on situe l'« ici » et le « maintenant », quitte à paraître vieux jeu aux yeux de la prochaine génération.

LE PROCESSUS CIVILISATEUR?

Et si l'on baptisait une tendance, une mode, d'un nom descriptif et plus précis? En 1939, le sociologue Norbert Elias avançait une terminologie

¹¹ J. Habermas, « Modernity : An Unfinished Project » (1981), in M.P. D'Entrèves et S. Benhabib (dir.), *Habermas and the Unfinished Project of Modernity. Critical Essays* (Cambridge, 1996), p. 38-55.

suggestive, capable à elle seule de décrire l'époque dite moderne. Il a ainsi discerné un « processus civilisateur » s'instaurant entre la barbarie et la civilisation. La dissémination de normes de bonne conduite – la discrétion, la maîtrise de ses pulsions sexuelles et l'évitement de la violence arbitraire – définit ce processus. Cet état d'esprit fut non seulement le fruit de la culture, mais il fut aussi intériorisé dans la psyché de chacun. À plus d'un titre, ce modèle rappelle la pensée progressiste du dix-huitième siècle, qui concevait l'histoire comme une succession de phases, depuis les temps « grossiers » jusqu'aux temps « raffinés ». Ainsi, pour Elias, « l'époque médiévale-féodale » fut généralement grossière et misérable, s'opposant en cela à la « société occidentale civilisée contemporaine »¹².

Sans doute apparaît-il paradoxal qu'Elias ait produit cette réflexion à une époque et sur un continent qui avait déjà vu défiler plusieurs actes de barbarie et qui s'apprêtait à vivre pire encore¹³. En effet, Elias aura vu son goût pour la grandeur de la politesse et de la contenance attisé par la crise sociale allemande des années 1930¹⁴, plusieurs historiens ayant fort pertinemment discerné dans ce contexte un processus « décivilisateur » se signalant par les troubles civils et la guerre¹⁵.

Malgré les objections qu'on peut soulever face au schématisme d'Elias – ainsi qu'à l'origine qu'il assigne aux phases historiques qu'il circonscrit –, il fut innovateur, avec une grande influence. Il mit avant tout l'accent sur la capacité des hommes à partager leur existence, non seulement pour leur stricte survie,

¹² See N. Elias, *Über den Prozess der Zivilisation* (Basel, 1939), transl. by E.F.N. Jephcott (Oxford, 1978); in revised edn. by E. Dunning and others (eds), *The Civilizing Process: Sociogenetic and Psychogenetic Investigations* (Oxford, 2000), p. ix.

¹³ C. Gerlach, *Extremely Violent Societies: Mass Violence in the Twentieth-Century World* (Cambridge, 2010).

¹⁴ N. Elias, *Civilising Process*, p. xiv; and idem, *Studies on the Germans*, ed. S. Mennell and E. Dunning (Dublin, 2013). See also J. Fletcher, *Violence and Civilization: An Introduction to the Work of Norbert Elias* (Cambridge, 1997).

¹⁵ M. Fulbrook (ed.), *Un-Civilising Processes: Excess and Transgression in German Society and Culture - Perspectives Debating with Norbert Elias* (Amsterdam, 2007).

mais également pour que s'épanouissent des sociétés et des cultures complexes. S'ils furent d'abord peu appréciés, ses travaux suscitèrent un regain d'intérêt dans les années 1970 et 1980, à la faveur d'un climat intellectuel prenant ses distances face à l'histoire politique, constitutionnelle, diplomatique, militaire et économique pour s'intéresser à des thèmes sociaux, sexuels, et culturels.

Toutefois, des recherches subséquentes critiquèrent – avec raison – les ouvrages d'Elias, notamment en ce qui a trait à l'inconsistance de sa chronologie du changement, qui met tantôt l'accent sur la Renaissance¹⁶ du seizième siècle, tantôt sur des cas et des sources des dix-huitième et dix-neuvième siècles. Sans compter que son matériau de base se limite souvent aux manuels de bonne conduite et de civilité. Or, ces imprimés constituaient en eux-mêmes un genre répétitif et conservateur sur le plan social, tout en ne reflétant aucunement les comportements quotidiens, par nature variables¹⁷. Dans l'Europe du dix-huitième siècle, la valorisation de la « politesse » côtoyait un fort courant d'« impolitesse », que l'on parle de consommation excessive d'alcool, de paillardise, d'humour scatologique, de pornographie, de satire grossière, de littérature humoristique, de bouffonnerie, d'excentricité ou de libertinage¹⁸. En outre, les individus n'étaient pas tenus d'adhérer à une seule vision des choses : alors que les femmes de haut rang étaient en quelque sorte piégées par les bonnes manières, les hommes, spécialement lors de rencontres privées où ils se retrouvaient entre eux, agissaient plus librement – ce qui se remarquait à Londres dans les plus bruyants clubs de gentlemen¹⁹.

¹⁶ N. Elias, *Civilising Process*, p. 60-72.

¹⁷ Voir *supra*, p. xx; xx-xx; xx-xx.

¹⁸ S. Dickie, *Cruelty and Laughter: Forgotten Comic Literature and the Unsentimental Eighteenth Century* (Chicago, 2011); V. Gatrell, *City of Laughter: Sex and Satire in Eighteenth-Century London* (London, 2006); et H. Berry, « Rethinking Politeness in Eighteenth-Century England: Moll King's Coffee House and the Significance of "Flash Talk" », *Transactions of the Royal Historical Society*, 6 (2001), p. 65-81.

¹⁹ A. Lejeune, *The Gentlemen's Clubs of London* (London, 1979); and K. Davison, « Occasional Politeness and Gentleman's Laughter in Eighteenth-Century England », *Historical Research* 57 (2014), p. 1-25.

Par-delà ces critiques, on a considéré que le modèle d'Elias était trop schématique et donnait au sommet l'avantage sur la base. Par exemple, l'auteur soutenait que les innovations naissaient dans les cercles courtois, pour ensuite se voir renforcées par le pouvoir de l'État, puis disséminées dans le reste de la société par imitation et réfraction²⁰. Or, bien avant le vingtième siècle, les choses n'étaient pas si simples. Les mœurs subissaient l'influence de plusieurs groupes – religieux aussi bien que laïcs – qui interagissaient de la base vers le sommet et inversement, aussi bien que d'une classe sociale à l'autre. Le dix-huitième siècle comptait à la fois des pourfendeurs et des admirateurs du protocole royal. Plus que toute autre, la cour impériale viennoise – reconnue pour son protocole « à l'espagnole » – était réputée plus étouffante qu'impressionnante : « Tous dénoncent ces règles de bienséance; elles irritent parfois l'empereur lui-même, [...] néanmoins, on la respecte comme on le ferait d'un point de religion »²¹, fait remarquer en 1730 un visiteur (un avocat) candide.

Les mœurs strictes des cours royales d'Europe tranchaient avec la civilité plus décontractée de la « bonne société »²². Dans les sociétés en voie d'urbanisation, de commercialisation et d'industrialisation de l'Europe occidentale et des États-Unis, les monarques n'étaient plus les seuls à occuper une position d'autorité. Dans ce contexte, la poignée de main égalitariste, nouvelle pratique de salutation (non mentionnée par Elias), s'est répandue, tel que mentionné précédemment, à la faveur du développement commercial. La poignée de main maçonnique constitue un autre exemple de code créé à l'usage d'un groupe et dont on ne doit pas l'instauration au pouvoir royal. Elle est

²⁰ N. Elias, *Civilising Process*, p. 85-86, 92, 103, 370-373, 384-399, 423 et 427.

²¹ Il s'agit du récit par Johann Küchelbecker, cité dans S.J. Klingensmith, *The Utility of Splendour. Ceremony, Social Life and Architecture at the Court of Bavaria, 1600-1800* (Chicago, 1993), p. 118.

²² P. Carter, *Men and the Emergence of Polite Society. Britain, 1660-1800* (Harlow, 2001); et K. Glover, *Elite Women and Polite Society in Eighteenth-Century Scotland* (Woodbridge, 2001).

devenue (et demeure) l'apanage secret de ses promoteurs. Ainsi, les bonnes manières peuvent arborer des fonctions diverses – engagement occulte, symbole collectif – et offrir aux individus les moyens d'ajuster leurs pratiques de civilité aux circonstances.

À distance et en rétrospective, il apparaît significatif que toute société trouve des manières de coexister en paix²³ et convienne de systèmes de bienséance codifiés. Une autre source de cohésion sociale réside dans le fait que les personnes de tous âges parviennent à internaliser presque unanimement les usages de leur propre culture. En outre, depuis le dix-huitième siècle, on note une dissémination accrue des normes d'une classe sociale à l'autre, processus attribuable à la généralisation de la culture de l'imprimé, à l'alphabétisation et (à table) à la disponibilité de couverts bon marché. Il demeure néanmoins abusif de n'attribuer qu'à cette époque l'instauration du processus « civilisateur ». En effet, loin d'être linéaire, comme le concédait Elias lui-même²⁴, ce processus ne se caractérise pas davantage par une séquence de phases déterminée. On remarque plutôt des tendances à long terme (quoique susceptibles de se voir interrompues ou renversées) qui remontent bien avant le dix-huitième siècle et se perpétuent de nos jours.

La « civilisation » fait l'objet d'une constante négociation, les comportements pouvant aussi bien se dégrader que s'améliorer. Cela dit, les actes de courtoisie arrivent à franchir le faussé interculturel²⁵; on en prendra pour exemple un épisode de la vie de Desmond Tutu. Enfant, l'archevêque de Cape Town a vécu dans les bidonvilles de Johannesburg, là où un pasteur

²³ N. Elias, *Civilising Process*, p. 161-172. Pour une étude pertinente qui génère des débats similaires, voir S. Pinker, *The Better Angels of our Nature. Why Violence has Declined* (New York, 2011), ainsi qu'un compte rendu par J. Gray, « Delusions of Peace » *Prospect Magazine* 187 (21 Sept. 2011), www.prospectmagazine.co.uk/features/john-gray-steven-pinker-violence-review.

²⁴ N. Elias, *Civilising Process*, p. 158, 382.

²⁵ F. Bargiela-Chiappini et D. Kádár (dir.), *Politeness across Cultures* (Basingstoke, 2011).

Protestant et radical, Trevor Huddleston, exerçait son ministère. « Un jour, se souvient Tutu, j'étais dans la rue avec ma mère [cuisinière et femme de ménage], lorsqu'un homme blanc en habits de prêtre marcha en notre direction. En passant, il enleva son chapeau devant ma mère en guise de salutation. Je n'en croyais pas mes yeux...! »²⁶ Bien sûr, cette rencontre éphémère n'a pas changé le monde. Néanmoins, Tutu s'est souvenu de ce geste courtois, signe d'une solidarité faisant fi des classes sociales et de l'ethnicité. Les bonnes manières signifièrent alors une civilisation partagée en dépit de circonstances apparemment défavorables. Plus tard, Tutu parviendra à insuffler cet état d'esprit à la politique sud-africaine de l'après-Apartheid.

LES LUMIERES?

Plusieurs objections soulevées par la dénomination de périodes historiques complexes refont surface lorsque le dix-huitième siècle se voit nommé « siècle des Lumières » – quoique, dans ce cas, ces termes optimistes aient circulé dans les cercles littéraires et philosophiques européens de l'époque : « Si donc maintenant on nous demande : “Vivons-nous actuellement dans un siècle éclairé?”, s'enquiert Emmanuel Kant dans son célèbre essai de 1784, voici la réponse : “Non, mais bien dans un siècle en marche vers les lumières”. »²⁷ Ainsi Kant ne désignait-il pas tant un processus accompli qu'une perspective radieuse.

D'autres termes au usage au dix-huitième siècle, tels « lumière », « raison », « science », « tolérance », « perfectibilité » et « progrès » (qui

²⁶ Cité par E. Aarvik, « The Nobel Peace Prize 1984 Desmond Tutu : Award Ceremony Speech », *Nobel Prizes and Laureates*, www.nobelprize.org/nobel_prizes/peace/laureates/1984/presentation-speech.

²⁷ Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières?* (1784), trad. par Stéphane Piobetta, www.cvm.qc.ca/encephali/contenu/textes/kantlumières.htm.

deviendra un lieu commun au dix-neuvième siècle)²⁸ ont également servi à caractériser l'époque. Si plusieurs l'évaluaient avec plus de modération, d'autres en revanche se montrèrent absolument enthousiastes, tel le pasteur Richard Price – dissident face à la doctrine anglicane –, qui affirma aux premiers moments de la Révolution française²⁹ :

Je vois se propager cette ardeur pour la liberté; un mieux général se fait sentir dans les affaires humaines; le regne des Loix est substitué à celui des [Rois], & la domination des Prêtres cède la place à l'empire de la raison & de la conscience. Prenez courage, vous tous amis de la Liberté [...]. Les temps sont favorables [...]. Voyez la lumière qui est sortie de vos écrits, après avoir donné la liberté à l'AMÉRIQUE, réfléchir sur la FRANCE, & là, réunie en une flamme brillante, réduire le despotisme en cendres, & échauffer & éclairer l'EUROPE!

Le concept même de Lumières se verra ultérieurement critiqué, spécialement par les théoriciens de la postmodernité. Se délectant de la mort d'une modernité dont ils retraçaient les origines au dix-huitième siècle, ils virent dans les Lumières une époque détachée, rationaliste, admiratrice de la science, dépourvue d'humour, moderniste et « masculine », et l'opposèrent ainsi à une postmodernité plutôt théorique, qu'ils voulurent chaleureuse, intuitive, humaniste, spirituelle, vernaculaire et « féminine »³⁰. Devant les emportements d'un Richard Price, qu'on ne peut vraisemblablement qualifier de « froids » ou de « rationnels », le schématisme binaire des théoriciens de la postmodernité prend une coloration polémique, dans la mesure où il s'agissait pour eux de promouvoir le « neuf » au détriment du « vieux ».

²⁸ J. B. Bury, *The Idea of Progress. An Inquiry into its Origin and Growth* (London, 1920); D. Spadafora, *The Idea of Progress in Eighteenth-Century Britain* (New Haven, 1990).

²⁹ L'orthographe et la graphie originales vient de l'édition suivante : R. Price, *Discours sur l'amour de la patrie*, trad. de Louis-Félix Guynement de Kéralio (Paris, 1790), p. 57. [NdT].

³⁰ Pour deux classifications, rivales et incompatibles, des catégories « moderne » et « postmoderne », inventées par Ihab Hassan et Charles Jencks, voir P.J. Corfield, « POST-Medievalism/Modernity/Postmodernity? », p. 383-388 et 403-404.

Quoi qu'il en soit, pour les historiens, ces généralisations demeurent caricaturales. L'objectif ici n'est pas d'immuniser le concept de Lumières contre les stéréotypes et les malentendus (tâche qui montrerait néanmoins quelque utilité³¹), mais plutôt de déterminer les raisons pour lesquelles il ne constitue pas une dénomination qui permet d'apprécier la période historique visée. Toujours utilisé aujourd'hui par les historiens de la pensée politique et des pratiques culturelles, ce concept est de moins en moins appliqué à la période entière.

Après tout, les Lumières n'offrirent pas à tout un chacun une expérience homogène; en effet, différentes idées retinrent l'attention à différents moments. En outre, la « sphère publique » découlant d'une culture de l'imprimé qu'on a décrite comme masculine et « bourgeoise » ne surgit pas de nulle part³². Dans les sociétés les plus ouvertes, les femmes participèrent aux débats publics, privés et semi-publics aussi bien que les hommes. L'instauration de pratiques communes à toute l'Europe³³ n'empêcha pas la préservation de variantes nationales³⁴. Ainsi mit-on ici ou là l'accent de manière différente sur certaines idées essentielles. Si quelques philosophes épousèrent une conception détachée et prudente des Lumières, d'autres, tel Baruch Spinoza dans la Hollande du milieu du dix-septième siècle, se montrèrent subversifs, tant sur le plan intellectuel que théologique. Les travaux de ce dernier, qu'on a mis du temps à

³¹ N. Hampson, *The Enlightenment. An Examination of its Assumptions, Attitudes and Values* (London, 1990); A. Pagden, *The Enlightenment and Why it Still Matters* (Oxford, 2013).

³² Au sujet du concept de « sphère publique » proposé par Jürgen Habermas et des débats qui en découlèrent autour de ce concept et de sa chronologie, voir J. A. Downie, « Public and Private: The Myth of the Bourgeois Public Sphere », dans C. Wall (dir.), *A Concise Companion to the Restoration and Eighteenth Century* (Oxford, 2004), p. 58-79.

³³ J. Robertson, *The Case for the Enlightenment. Scotland and Naples, 1680-1760* (Cambridge, 2005).

³⁴ Voir R. Porter and M. Teich (dir.), *The Enlightenment in National Context* (Cambridge, 1981), ainsi les différentes études par : R. Porter, *The Creation of the Modern World. The Untold Story of the British Enlightenment* (New York, 2000); T. Ahnert, *The Moral Culture of the Scottish Enlightenment, 1690-1805* (New Haven, 2015) et T. J. Reed, *Light in Germany. Scenes from an Unknown Enlightenment* (Chicago, 2015).

apprécier à leur juste valeur, contribuèrent grandement au courant dit des « Lumières radicales »³⁵, le plus révolutionnaire au sein du bouillonnement d'idées qui marqua l'époque et ce, alors même que d'autres penseurs exploraient des idées occultes et fort peu rationalistes³⁶.

En effet, alors que nombre d'acteurs éminents de cette époque, tel Voltaire, se montrèrent anticléricaux, les Lumières connurent également un courant religieux non négligeable³⁷. Ainsi les manières de penser des protestants, des catholiques et des juifs furent-elles affectées par les nouveaux courants intellectuels et par la laïcisation de la société. On en prendra pour exemple l'œuvre de Moses Mendelssohn, qui s'est efforcé d'adapter les enseignements traditionnels du judaïsme aux nouvelles idées qu'étaient alors le libéralisme et la tolérance³⁸.

Il est toutefois nécessaire de garder en tête que la diffusion de la pensée des Lumières ne s'est jamais faite sans restrictions, qu'elles aient été sociales ou géographiques. En effet, malgré les avancées de l'alphabétisation³⁹, une large part de la population européenne n'avait pas accès aux innovations intellectuelles. Enfin, il va sans dire que tout lettré n'était pas forcément d'accord avec Voltaire.

C'est pourquoi la dénomination « siècle des Lumières » dissimule plus qu'elle ne révèle, dans la mesure où elle fait sous-estimer l'étendue des non-Lumières, si l'on peut dire, et alimente l'ignorance des idées et des actions qui se voulaient ouvertement anti-Lumières. Si les optimistes étaient nombreux à

³⁵ J. Israel, *A Revolution of the Mind. Radical Enlightenment and the Intellectual Origins of Modern Democracy* (Princeton NJ, 2010); M. Jacob, *The Radical Enlightenment. Pantheists, Freemasons and Republicans* (London, 1981).

³⁶ P. K. Monod, *Solomon's Secret Arts. The Occult in the Age of Enlightenment* (New Haven, 2013).

³⁷ D. Sorkin, *The Religious Enlightenment. Protestants, Jews and Catholics from London to Vienna* (Princeton, NJ, 2008).

³⁸ D. Sorkin, *Moses Mendelssohn and the Religious Enlightenment* (Berkeley CA, 1996).

³⁹ Voir I. G. Toth, *Literacy and Written Culture in Early Modern Europe* (Budapest, 2000); R. A. Houston, *Literacy in Early Modern Europe* (Harlow, 2002); et D. Vincent, *The Rise of Mass Literacy. Reading and Writing in Modern Europe* (Cambridge, 2000).

applaudir la montée de la « lumière » et de la « science », l'époque compte son lot d'intellectuels pessimistes, rongés par divers problèmes, allant du déclin de la religion au risque d'une crise démographique. Parson Malthus illustre cette tendance : dans son *Essay on the Principle of Population* (1798), il prédit non pas le perfectionnement de la société, mais la famine, les épidémies et les guerres qu'occasionnerait inévitablement une croissance démographique qui mettrait à mal la disponibilité des ressources⁴⁰. À plusieurs égards, Malthus fut ainsi le précurseur du pessimisme écologique, qui coexiste avec l'optimisme technologique. Ainsi, des tendances adverses alimentées par l'espoir ou par l'angoisse – Lumières et anti-Lumières⁴¹ – imprégnaient la pensée du dix-huitième siècle.

Vivre dans l'Europe de cette époque, à la fois expansionniste et énergique, a dû certes constituer une expérience stimulante. On fut alors témoin d'un essor de la population, de l'urbanisation et du commerce international; des voyages de découverte et de l'agrandissement des empires coloniaux; d'importantes migrations et de percées scientifiques de premier plan; d'avancées techniques et médicales; de débats théologiques, de pratiques religieuses renouvelées et de la dissémination de l'idée de laïcité; de la naissance de la bureaucratie; du pouvoir absolutiste; du choc de la révolution politique et de l'obstination de ses ennemis; de guerres incessantes, tant en Europe qu'outremer; des progrès dans l'enseignement de l'écriture et du calcul, mais aussi dans la création artistique et musicale; du développement d'idées telles la tolérance, la liberté et la révolution; de la persistance du servage dans l'Europe de l'Est; enfin, des balbutiements d'une transformation économique structurante dans certaines parties de l'Europe de l'Ouest. En outre, l'image d'une Europe organisant la

⁴⁰ T. Malthus, *An Essay on the Principle of Population* (London, 1798), éd. par A. Flew (Harmondsworth, 1970).

⁴¹ Voir G. Graeme, *Counter-Enlightenments. From the Eighteenth Century to the Present* (London, 2006); J. Israel, *Enlightenment Contested* (Oxford, 2006), ainsi que les débats exposés par R. E. Norton, « The Myth of the Counter-Enlightenment », *Journal of the History of Ideas* 68 (2007), p. 635-658

traite des esclaves à large échelle *et* la promotrice de son abolition – efforts qui se poursuivent d'ailleurs de nos jours – est frappante. Résumer tout cela sous le seul nom de « Lumières » procéderait du même acte réducteur que de nommer le vingtième siècle « siècle de la Technologie » tout en omettant les génocides et les deux Guerres mondiales.

D'AUTRES CADRES CONCEPTUELS –

CONTINUITÉS PROFONDES, TENDANCES ET TOURNANTS DÉCISIFS

Alors, où nous conduisent ces réflexions au sujet de la manière de nommer les époques historiques? On peut choisir de nommer une époque du nom d'une dynastie, telles les Tudor ou les Stuart. Ces dénominations ont relativement bien survécu, du moins dans l'historiographie s'intéressant à l'Angleterre, ne fût-ce qu'en raison du chevauchement des dates de début et de fin de ces dynasties (1485-1603 et 1603-1714) et des seizième et dix-septième siècles. Néanmoins, les historiens évitent généralement de tels expédients, dans la mesure où ils perdent en signification dans le cadre d'une histoire à l'échelle européenne ou mondiale, qui prendra en considération d'autres dynasties ou des structures de pouvoir plus larges. De plus, ces noms perdent en signification lorsque vient le temps de désigner des époques plus anciennes, qui virent le pouvoir monarchique fragmenté ou contesté, ou des époques subséquentes, qui attribueront aux figures royales un rôle essentiellement cérémoniel. En effet, les étiquettes empruntées à l'histoire politique ou dynastique éclipsent souvent des facteurs d'une grande importance.

Un autre choix s'offre alors, qui est d'employer une terminologie connue des contemporains de la période étudiée. « Les Lumières » ou « la Renaissance » en sont deux exemples. Or, cette manière de faire suscite invariablement des débats autour de questions telles la datation et la signification des termes en cause. Les opinions des contemporains étaient

souvent partagées; dès lors, privilégier un point de vue sur un autre paraît peu souhaitable. Aurait-on raison de considérer le vingtième siècle comme « le siècle du communisme »? On pourrait soutenir ce point de vue pour la période s'étendant de 1917 à 1991. Doit-on plutôt le nommer « siècle du conservatisme »? Ou « siècle de la démocratie libérale »? Encore, chacune de ces options présente une certaine validité. Néanmoins, la sélection même de ces termes vient biaiser la recherche. Eric Hobsbawm contourne le problème en nommant le court vingtième siècle « siècle des extrêmes »⁴². Certes pertinente, cette dénomination ne s'applique guère qu'à une seule période.

Souvent, les éditeurs incitent les auteurs à adhérer à des classifications établies, bien qu'elles soient intellectuellement obsolètes. Ce choix, censé rassurer les lecteurs, encourage une stagnation intellectuelle et une confusion conceptuelle qui se nourrissent au brouillard recouvrant des dénominations telles « le » Moyen Âge⁴³ ou « la » première modernité (déjà remarqué). À l'autre bout du spectre, certains auteurs inventent des noms provocateurs ou excessifs, que des experts rivaux choisiront de descendre en flammes ou d'ignorer. On rencontre en outre des truismes qui ne résistent pas à l'épreuve des faits, tels « l'âge de l'incertitude » ou « de l'ambition ».

Devant autant de variations, les possibilités s'offrant au chercheur d'aujourd'hui pourraient se résumer ainsi : s'en tenir à une stricte datation, en nommant les époques « seizième siècle » ou « dix-huitième siècle », ou éviter le problème en étudiant un seul et même thème à travers le temps⁴⁴. D'une manière ou d'une autre, il est important que le cadre chronologique ne devienne pas un biais de recherche. Le courant de la *Big History*⁴⁵, qui prend en considération l'histoire entière de la planète, offre une base conceptuelle aux

⁴² E. Hobsbawm, *An Age of Extremes. The Short Twentieth Century, 1914-1991* (London, 1994).

⁴³ P. J. Corfield, *Time and the Shape of History*, p. 144-148.

⁴⁴ T. Zeldin, *An Intimate History of Humanity* (London, 1994) dresse une histoire de la sexualité soutenant l'intemporalité de l'intimité humaine.

⁴⁵ D. Christian, *Maps of Time. An Introduction to Big History* (Berkeley CA, 2004).

recherches s'intéressant à une très longue période, bien que les chercheurs formés aux sciences perpétuent souvent une conception conventionnelle des phases antérieures de l'histoire humaine.

Étudier de longues périodes historiques favorise certainement l'évaluation de la nature et de la portée des continuités profondes, trop souvent sous-estimées lorsque l'histoire est morcelée en périodes trop brèves⁴⁶. En ce qui a trait à l'histoire de la politesse et des salutations, la survivance de traditions distinctes doit être prise en considération. Par exemple, dans un pays tel le Japon où l'usage de toucher une personne rencontrée en la saluant n'est pas répandu, les individus faisant preuve de politesse auront un mouvement de recul s'ils sont incités à « envahir » l'espace personnel d'autrui en lui serrant la main ou (encore pire) en l'embrassant sur les joues. Notons en passant qu'un changement important dans les mœurs n'abolit pas d'office les anciennes coutumes, qui se maintiendront parallèlement aux nouvelles. À titre d'exemple, les nouvelles technologies de communication n'ont pas coupé court aux rencontres en personne. On en prendra pour exemple la persistance des cours magistraux en dépit des prédictions qui annonçaient que tous les apprentissages se feraient rapidement via Internet.

Néanmoins, les traditions, aussi enracinées soient-elles, ne sont pas immuables. L'histoire se caractérise par des tendances à long terme entraînant des changements graduels dans leur sillage⁴⁷. De tels développements ne sont pas forcément linéaires – en fait, ils ne le sont habituellement pas. Non plus qu'ils ne sont forcément irréversibles. Leur point fort est un gradualisme qui vient saper toute forme d'opposition consciente, permettant ainsi à des idées inusitées de s'enraciner pour fonder de nouvelles traditions.

⁴⁶ P.J. Corfield, « Why is the Formidable Power of Continuity so Often Overlooked? », *Monthly Blog 2* (Nov. 2010), www.penelopejcorfield.com/why-is-the-formidable-power-of-continuity-so-often-overlooked.

⁴⁷ P.J. Corfield, « On the Subtle Power of Gradualism », *Monthly Blog 4* (Jan. 2011), www.penelopejcorfield.com/on-the-subtle-power-of-gradualism.

À l'échelle mondiale, l'expansion urbaine⁴⁸, l'alphabétisation, l'émancipation des femmes – bien que lente et s'affirmant inégalement d'un endroit à l'autre –, l'adoption par plusieurs pays de constitutions démocratiques (sous des formes variées), les avancées technologiques (notamment les nouveaux médias de communication), la spécialisation économique (à mesure du développement des activités commerciales, de l'industrialisation et de l'accroissement du secteur tertiaire), de même la rationalisation de la production agricole⁴⁹ constituent des exemples de tendances qui se sont démarquées durant les trois derniers siècles. Mais, au même temps, le réchauffement climatique – processus à long terme semble-t-il exacerbé par la consommation excessive et inconsidérée de carburants fossiles⁵⁰ – vient contrebalancer ces tendances. Alors, ces tendances, qui ne sont certes pas toutes des raisons d'espérer, démontrent le déroulement temporel complexe d'une trame historique qui affecte chacun des aspects de la vie humaine.

On me demande souvent : qu'est-il advenu des phases historiques et des points tournants? Disparaissent-ils tout à fait? La réponse est non. On remarque en effet des phases significatives et des points tournants majeurs, souvent associés aux grands bouleversements, tels les guerres, les rencontres fortuites entre des peuples qui n'avaient aucun contact entre eux, les changements technologiques, le bouillonnement culturel et/ou les révolutions politiques⁵¹. Le problème prend racine dans le préjugé voulant que tous les aspects de la vie se manifestent simultanément et selon la même chronologie; que tous les éléments appartenant à une même phase historique s'assemblent selon une combinaison similaire; ou qu'un point tournant se manifestant dans un secteur de la société

⁴⁸ P. Clark (dir.), *The Oxford Handbook of Cities in World History* (Oxford, 2013).

⁴⁹ Voir D.S. Landes, *The Unbound Prometheus. Technical Change and Industrial Development in Western Europe from 1750 to the Present* (London, 1969); et, pour une étude d'ensemble, A. Kohli and K. Sugihara, *Labour-Intensive Industrialisation in Global History* (New York, 2013).

⁵⁰ Voir N. Roberts, *The Holocene: An Environmental History* (Oxford, 1998).

⁵¹ P.J. Corfield, « Reconsidering Revolutions », *Monthly Blog* 6 (mars 2011), <http://www.penelopejcorfield.com/reconsidering-revolutions>.

entraîne des virages dans les autres. Ainsi, les succès et les déconvenues politiques et militaires peuvent déclencher des transformations brutales, alors que les changements d'ordre culturel s'installent lentement – telles les pratiques liées aux rencontres et aux salutations, qui évoluent graduellement, voire imperceptiblement. Mais l'on remarque parfois des ruptures soudaines, comme la disparition totale du salut fasciste au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale.

Ainsi, aucune loi ne régle automatiquement ce genre de processus. Souvent les chercheurs tendent à employer excessivement le terme « révolution ». Il en résulte un discrédit général prononcé par les esprits sceptiques au sujet des grandes déclarations à propos de tournants prétendument spectaculaires de l'histoire. Mais il ne convient pas de jeter le proverbial bébé avec l'eau du bain pour autant.

ENVOI:

L'histoire entraîne une combinaison complexe de continuités, de tendances, et de turbulences saisissantes s'agençant et se réagençant sans cesse⁵². Les époques peuvent bien se distinguer l'une de l'autre, mais elles ne sont jamais uniformément monolithiques. Elles présentent des continuités et des tendances qu'elles héritent d'époques antérieures, comme des innovations propres au monde contemporain. En somme, l'impact de ces forces entrelacées signifie que le passé collectif est loin d'être simple; en revanche, il n'est pas inexplicable. *Levons notre chapeau à cela!*

PENELOPE J. CORFIELD
(Royal Holloway, Université de Londres)

⁵² Formant une « trialectique historique », présentée par P.J. Corfield, *Time and the Shape of History*, p. 122-123, 211-216, 231 et 248-249.